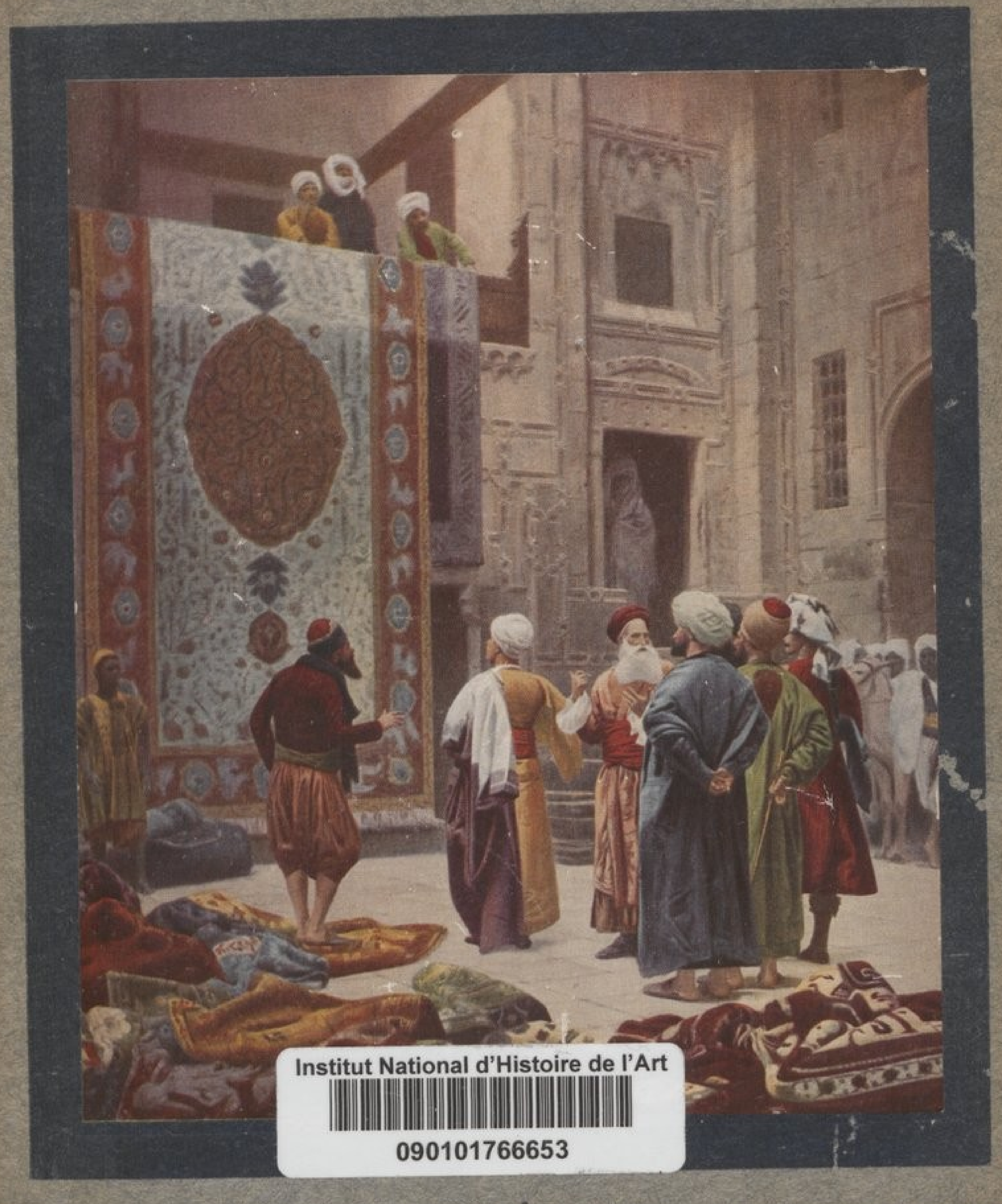


Gérôme : huit reproductions fac-simile en couleurs


BnF Gallica

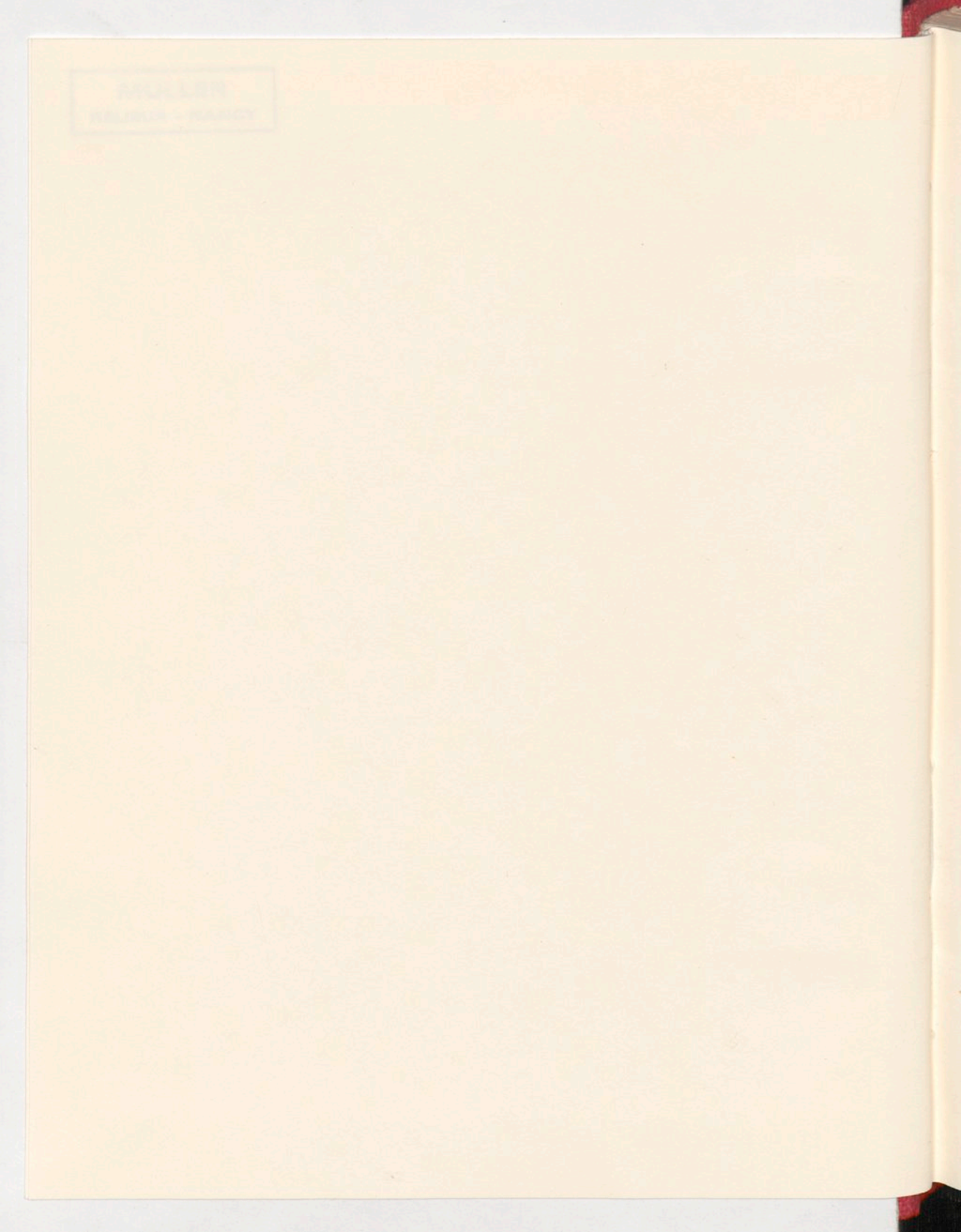
No. 31 LES PEINTRES ILLUSTRES 1f,95

GEROME



ARTISTIC=BIBLIOTHÈQUE en COULEURS

PIERRE LAFITTE & Cie ÉDITEURS



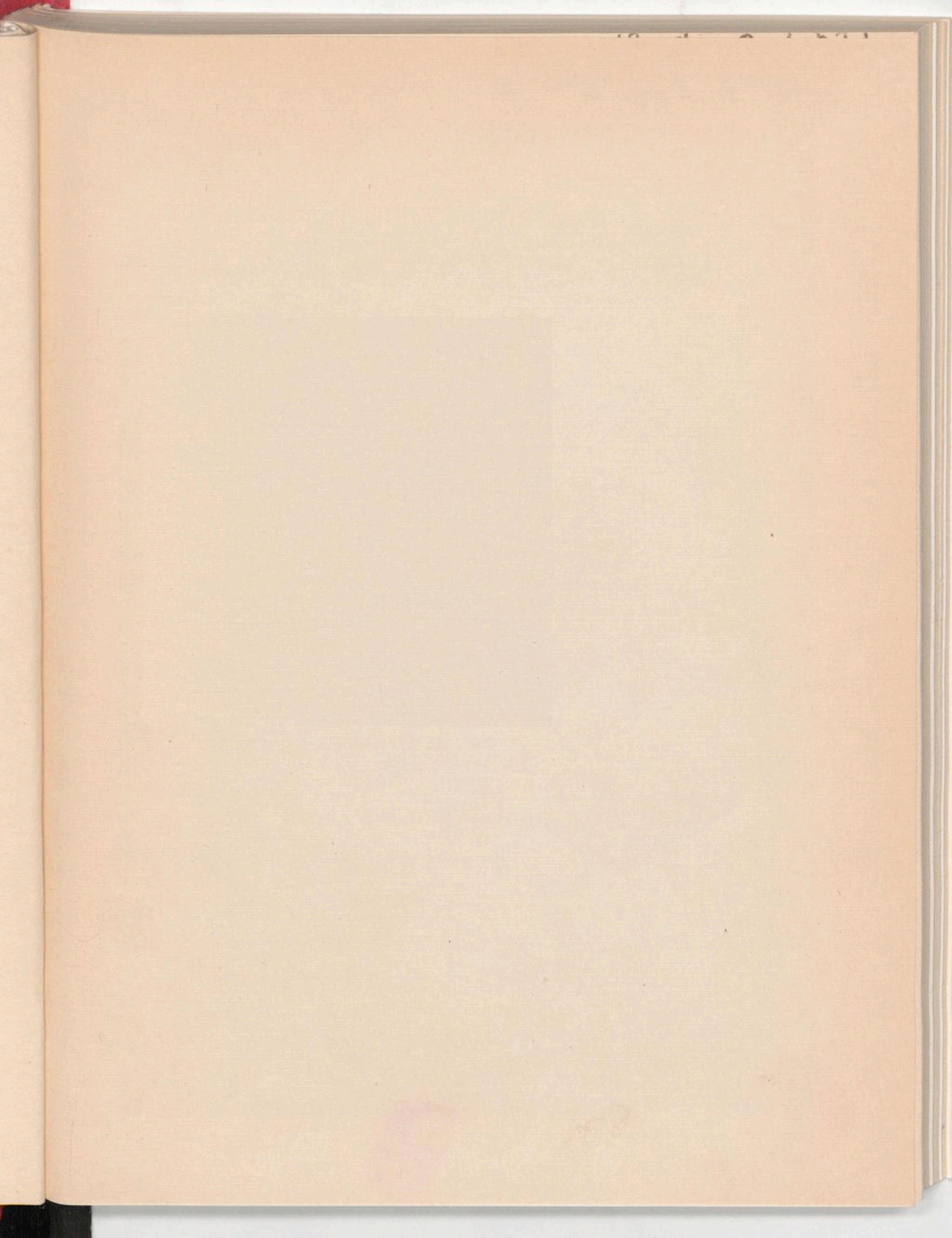
LES PEINTRES
ILLUSTRES

GÉROME
(1824-1904)

PLANCHE I. — JEUNES GRECS FAISANT BATTRE DES COQS.

(Musée du Luxembourg, Paris.)

Ce tableau fut le premier de Gérôme ; il figura au Salon de 1847, où il obtint le plus vif succès. Théophile Gautier, qui était un critique difficile, lui adressa des louanges précieuses. L'artiste fit plus tard toute sorte de réserves sur cette œuvre ; mais le public, moins sévère que lui, admire l'élégante nudité des jeunes gens et l'ardeur combative des deux adversaires.



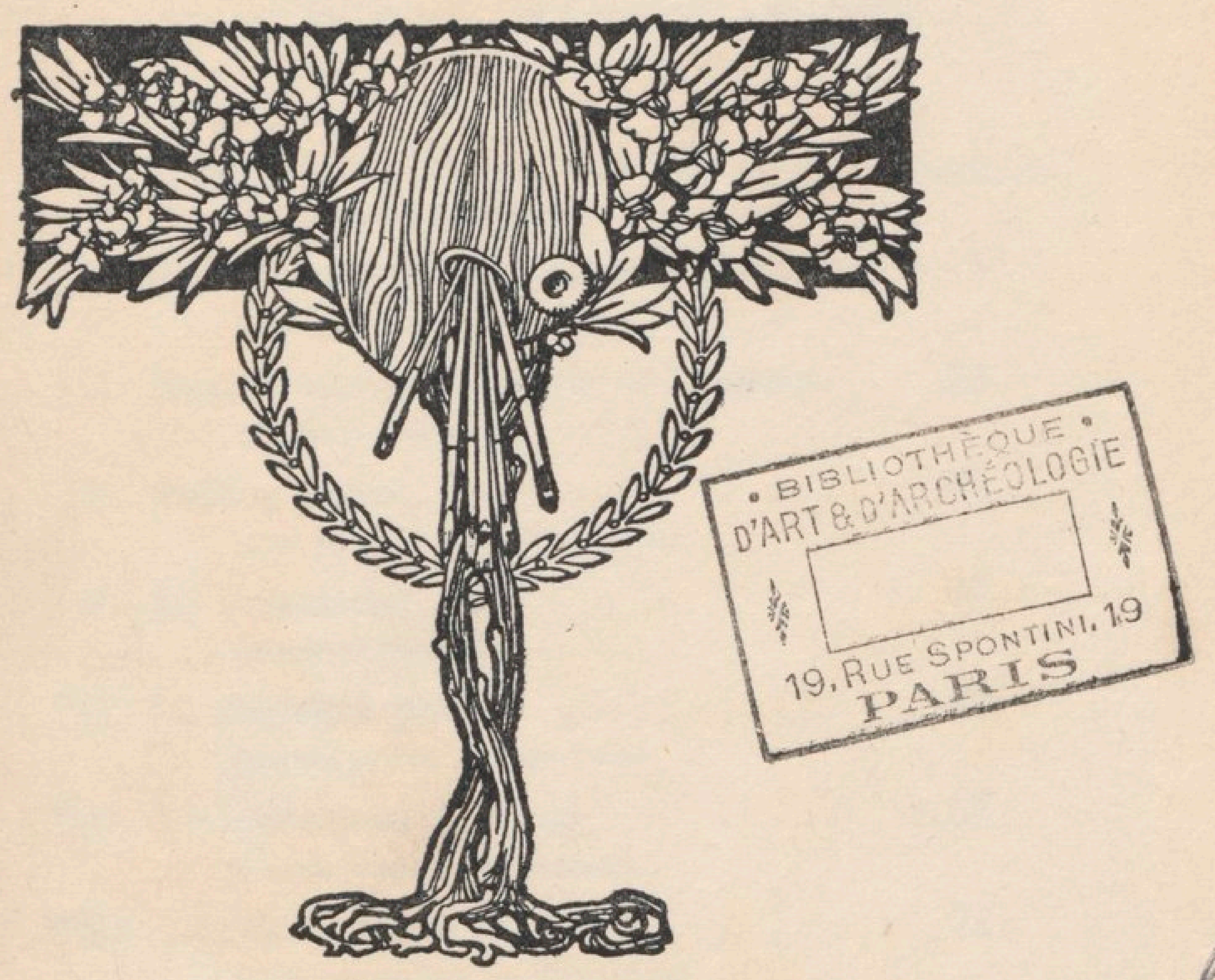


LES PEINTRES ILLUSTRES

PUBLIÉS SOUS LA DIRECTION DE
M. HENRY ROUJON
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE
SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS

GÉROME

HUIT REPRODUCTIONS FAC-SIMILE EN COULEURS



PIERRE LAFITTE ET CIE
ÉDITEURS
90, AVENUE DES CHAMPS-ELYSÉES, PARIS.

19?? l'édition ~~le livre~~ n'est pas datée ???

TABLE DES MATIÈRES

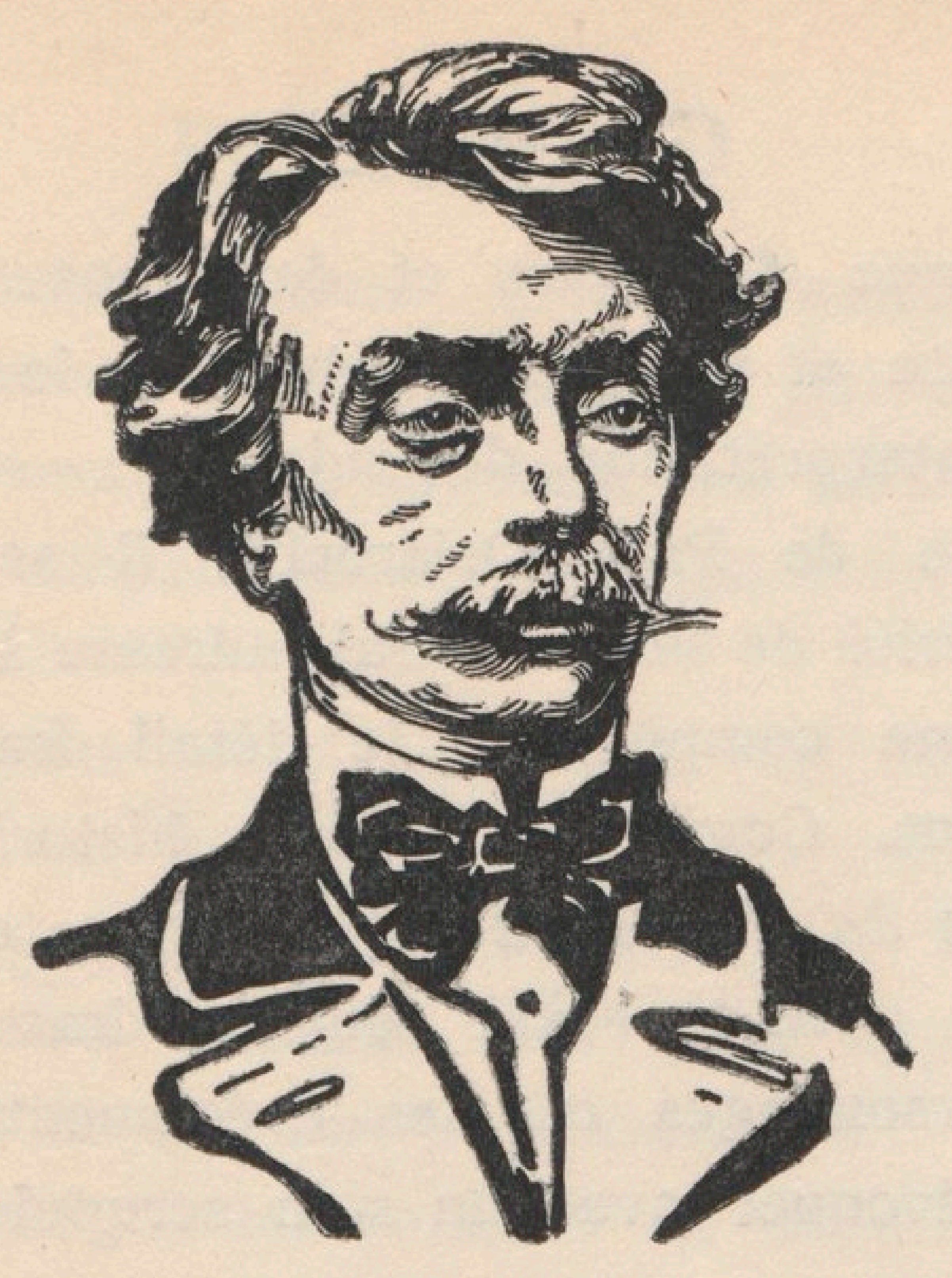
TABLE DES ILLUSTRATIONS

POUR PARAITRE LE 1er DE CHAQUE MOIS :

FROMENTIN.
BREUGHEL LE VIEUX.
ALPHONSE DE NEUVILLE.
LE CORRÈGE.
GUSTAVE COURBET.
HUGO VAN DER GOES.
PAUL BAUDRY.
GOYA.
HÉBERT.
ALBERT DÜRER.
HENNER.
LE BRUN.
FANTIN-LATOUR.
LOUIS DAVID.
BASTIEN-LEPAGE.
PHILIPPE DE CHAMPAIGNE.
ROSA BONHEUR.

DÉJA PARUS :

VIGÉE-LEBRUN.
REMBRANDT.
REYNOLDS.
CHARDIN.
VELASQUEZ.
FRAGONARD.
RAPHAËL.
GREUZE.
FRANZ HALS.
GAINSBOROUGH.
L. DE VINCI.
BOTTICELLI.
MEISSONIER.
VAN DYCK.
RUBENS.
HOLBEIN.
LE TINTORET.
FRA ANGELICO.
WATTEAU.
MILLET.
MURILLO.
INGRES.
DELACROIX.
LE TITIEN.
COROT.
VÉRONÈSE.
PUVIS DE CHAVANNES.
QUENTIN LA TOUR.
VAN EYCK.
NICOLAS POUSSIN.



GÉROME

GÉROME a sa place marquée parmi les peintres illustres du XIXe siècle en France. Il connut les succès, les honneurs, la renommée officielle, et il en fut digne, sinon par un tempérament d'une fougueuse personnalité, du moins par un labeur assidu, une vision exacte, ordonnée et

pittoresque des êtres et des choses, une étonnante et féconde variété dans le choix, dans l'interprétation des sujets.

Élève de Paul Delaroche, il semblait avoir hérité de sa magistrale adresse à saisir dans une composition le détail frappant, émouvant. Comme le peintre historien de *la Mort du Duc de Guise*, Gérôme excella dans la mise en scène toujours dramatique des personnages ou des événements qu'il savait évoquer avec un soin scrupuleux et savant.

Malgré sa souplesse et bien qu'il ait affirmé sur de vastes toiles son talent ingénieux et plein de ressources, il se place à côté de Meissonnier par son extrême souci de l'exactitude, de l'effet précis.

Disparu depuis quelques années, Gérôme a laissé des souvenirs très vivants parmi ses amis et ses élèves dont plusieurs sont

devenus des maîtres. Comme homme et comme artiste, il fut et demeure, quelle que soit la diversité des opinions, des méthodes et des tempéraments, profondément regretté.

Un maître orientaliste, un érudit curieux et raffiné, un chroniqueur parfois rigoureux, plus souvent charmant et délicat, de la vie ancienne ou moderne, tel nous apparaît Gérôme dans son œuvre considérable.

Qu'il peigne les hommes du désert, les almées d'Égypte, qu'il nous représente les gladiateurs du Cirque, la mort de César, les loisirs d'un Frédéric II, les rêves d'un Bonaparte, ou qu'il nous fasse assister à ce Duel d'hiver au Bois de Boulogne à la sortie du bal masqué, devenu si populaire, Gérôme sait toujours captiver l'attention par l'opposition saisissante des couleurs qui s'allient à la probe netteté du dessin.

Et qu'importe la recherche de l'effet si, par l'impression générale de l'ensemble et le charme du détail, elle est heureuse, si le résultat couronne l'effort !

L'effort chez Gérôme, précisément, fut d'une vaillante et noble persévérance. Il se renouvelait sans cesse. Malgré la gloire assurée, il ne refit jamais le même tableau. Dans la dernière partie de sa vie, il voulut être en même temps qu'un peintre illustre un sculpteur émérite, et il y réussit. Sa tentative pour restaurer à sa manière l'art précieux des statuaires anciens, quoique diversement appréciée, demeure notoire.

A la veille de la quatre-vingtième année et de sa brusque fin, Gérôme travaillait encore avec l'ardeur et la foi splendide de la jeunesse.

C'est un exemple réconfortant qui nous ravit et nous émeut comme ses tableaux les plus séduisants.

PLANCHE II. — RÉCEPTION DES AMBASSADEURS SIAMOIS

(Musée de Versailles.)

Ce tableau est curieux parce qu'il montre de quelle manière pittoresque Gérôme entendait la peinture officielle. Il en avait reçu la commande en 1865 de la maison de l'Empereur. Il a rendu avec beaucoup de bonheur tout le côté pompeux et coloré de la scène, très jolie dans le cadre somptueux de la Salle des Fêtes de Fontainebleau.



LA VIE DE GÉROME

Jean-Léon Gérôme est né à Vesoul, le 11 mai 1824. Il conserva toute sa vie un certain accent franc-comtois qui donnait plus de saveur à ses spirituelles anecdotes ou à ses piquantes reparties.

Il appartenait à une honorable famille de la bourgeoisie. Son excellent biographe, M. Moreau-Vauthier, rapporte que son grand-père allait recevoir les ordres quand éclata la Révolution. Son père était horloger et orfèvre à Vesoul. Enfant, il eut une santé assez fragile.

Il fit cependant d'assez bonnes études au collège de sa ville natale. Il y étudia le grec, le latin. Son professeur de dessin, Cariage, qui avait remarqué ses premiers essais, lui donnait des conseils et des encouragements.

A quatorze ans, il copiait un tableau de

Decamps rapporté de Paris. On a dit que son père favorisa de suite sa vocation artistique. Il ne faut pas exagérer. Sa famille craignait les difficultés d'une carrière hasardeuse. Mais, reçu bachelier à l'âge de seize ans, ce qui n'était pas un titre commun à cette époque, il obtint l'autorisation de venir étudier dans la capitale sous les auspices de Paul Delaroche, pour lequel il était muni d'une lettre de recommandation.

On aime à se figurer le jeune homme sortant seul de la diligence et se mettant bravement à l'ouvrage pour la conquête du talent et du succès.

Il fréquenta très assidument l'atelier de Delaroche qui, gendre d'Horace Vernet, jouissait alors, non seulement d'une grande notoriété de professeur, mais encore d'une énorme influence à l'École des Beaux-Arts et à la cour de Louis-Philippe.

Delaroche, qu'on a pu appeler le Casimir Delavigne de la peinture, sans être un révolutionnaire, un romantique, se séparait des froids traditionnalistes de l'école par son souci profond de l'exactitude, du geste, intéressant et vrai.

Gérôme s'inspirera de principes analogues. Tout en s'intéressant profondément au costume, au milieu, à la couleur locale, il évitera l'excès et gardera une mesure en quelque sorte classique jusque dans la fantaisie la plus moderne.

Les élèves de Delaroche étaient fort gais ; Gérôme se plaisait dans l'atelier où Cham se divertissait à jouer vis-à-vis des étrangers le rôle " de patron ", avec des camarades tels qu'Alfred Arago, Hébert, Hamon, Jalabert, Landelle, Picou, Yvon, etc...

Il se les attachait par sa verve et son humeur caustique. A cette époque, il fait des

copies, il dessine pour les journaux ; mais, bien qu'une petite pension mensuelle de cent francs lui assure une sécurité relative, il est inquiet. Ce jeune homme de dix-huit ans est impatient de se manifester. Il cherche sa voie.

Il commence à la trouver en accompagnant en Italie son maître qui a fermé son atelier. Il y passe une année.

A son retour, il étudie quelque temps chez Gleyre, puis il travaille pendant plusieurs mois au *Bonaparte franchissant les Alpes*, de Delaroche.

En 1847, Gérôme débute au Salon par un véritable coup de maître : dans une exposition où *Les naufragés dans une barque*, de Delacroix, et l'*Orgie Romaine*, de Couture, retenaient tous les regards, le jeune artiste attira vivement l'attention par ses *Jeunes Grecs faisant battre des coqs*. Théophile Gautier célébra avec

enthousiasme cette œuvre qui valut à Gérome des louanges précieuses et des appuis importants.

Nous reviendrons sur cette toile significative qui est au musée de Luxembourg depuis 1874 et au sujet de laquelle l'artiste, ayant acquis toute sa maîtrise, devait faire toute sorte de réserves.

La rencontre de ce peintre de vingt-trois ans, à qui la renommée souriait déjà, et de Gautier, le prince magnanime de la critique et de la poésie, eut lieu dans des circonstances qui méritent d'être rapportées.

Gérôme se rendait aux bureaux de l'*Artiste* dirigé par Arsène Houssaye ; il tenait à la main un dessin de son idylle antique. Il croisait dans l'escalier Gautier qui s'y était arrêté, et qui se mit à lui parler avec ferveur du Salon et du tableau d'un nouveau venu, nommé Gérôme. — " C'est moi ! " s'écria le jeune homme avec

une vive émotion, et il offrit son dessin au célèbre auteur des *Émaux et Camées*.

En continuant à s'inspirer de l'antiquité, il se remet de meilleur cœur à l'ouvrage dans un atelier de la rue de Fleurus, en compagnie de Hamon et de Picou, dans la société d'artistes et de musiciens comme Lalo et Membrée.

Ses travaux sont interrompus par une fièvre typhoïde que vient soigner sa mère, et par la Révolution de 1848 où, sur la désignation de ses camarades, il est capitaine adjudant major de la garde nationale.

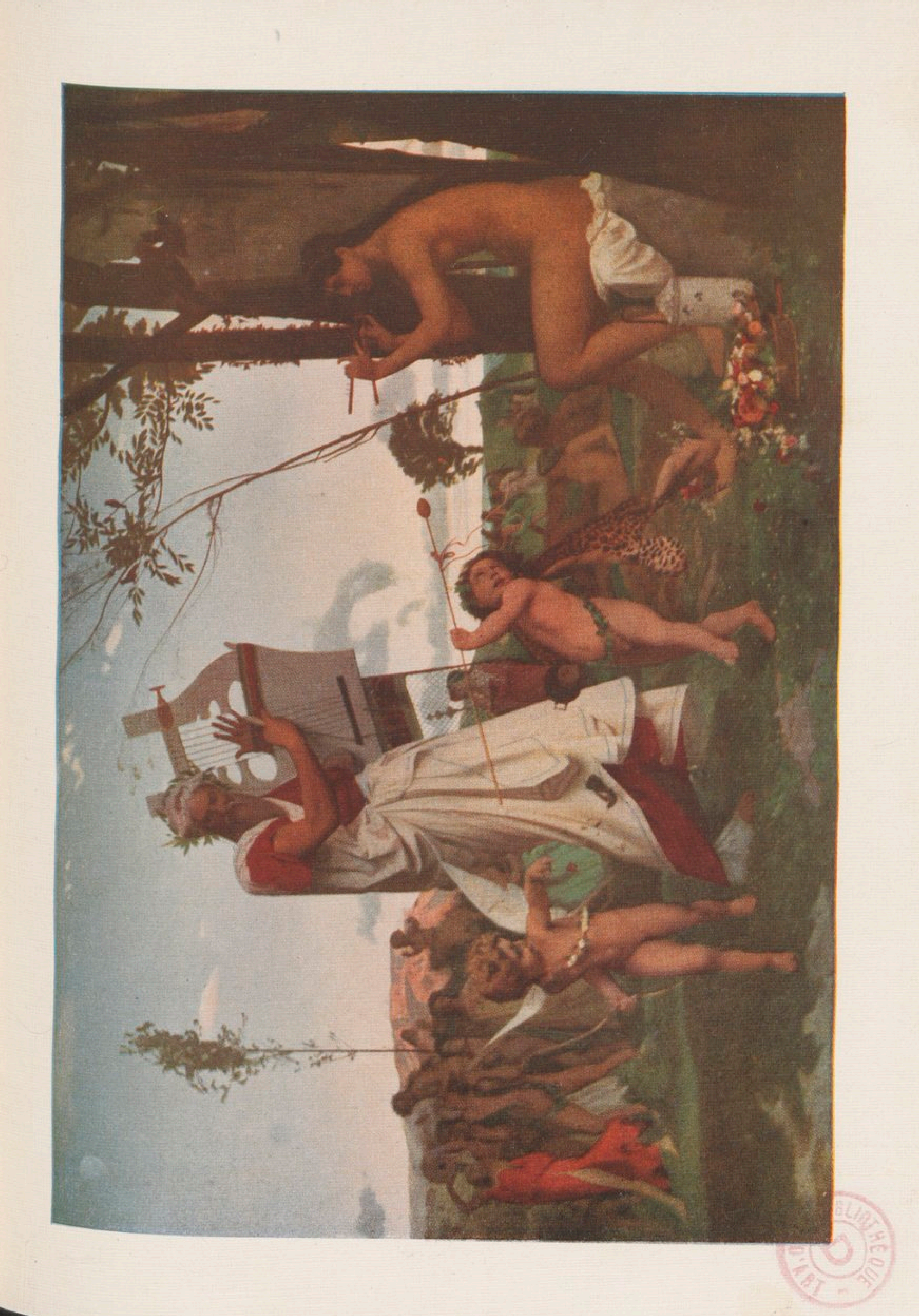
Dès cette époque, ayant obtenu une première médaille, il jouit d'une véritable notoriété.

" J'ai toujours eu l'âme nomade ", déclarait Gérôme qui se demandait volontiers s'il n'avait pas eu un bohémien parmi ses ancêtres. Dans ses notes et souvenirs qu'il a confiés à son parent et ami, le peintre Zimbal, il fait part à

PLANCHE III. — ANACRÉON AVEC BACCHUS ET L'AMOUR

(Musée de Toulouse.)

Gérôme avait un pinceau prestigieux qui lui permettait d'aborder tous les genres avec la même facilité. C'est ainsi qu'il traita fréquemment des sujets antiques dont il sut rendre la classique beauté. Il n'est pas sans intérêt de le comparer, dans ce genre, à Nicolas Poussin qu'il admirait et à Puvis de Chavannes dont il exécrait la manière.



la fois de ses scrupules artistiques et de son goût passionné pour les voyages.

Il a la hantise de la Grèce et surtout de l'Orient, avec ses ciels merveilleux, ses couleurs resplendissantes, ses races d'hommes sauvages et bariolés.

En 1853, accompagné de plusieurs amis, il traverse l'Allemagne et la Hongrie pour séjourner ensuite à Constantinople. Il doit s'arrêter à Galatz, à cause de la guerre. Il en rapporte des croquis énergiques et saisissants de soldats russes qui seront " sa *Récréation du Camp, souvenir de Moldavie* ". C'est ainsi que, dans ses lointaines pérégrinations, il se montrera toujours avide de saisir et de fixer le document original, éloquent par lui-même, sans qu'il soit nécessaire de le déformer en le soumettant à une vision trop particulière.

Cette toile figura à l'exposition de 1855, en même temps que *le Siècle d'Auguste*, effort

considérable où Gérôme donna la mesure, sinon de sa véritable personnalité, du moins de sa haute conscience, de sa probité d'artiste épris de l'exactitude et de la vérité, jusque dans l'invention nécessaire à ce genre d'apothéose allégorique. Malgré certaines critiques, ces œuvres furent estimées à leur juste prix, et Gérôme reçut la croix de la Légion d'honneur.

Il n'avait guère plus de trente ans. La plus brillante carrière s'ouvrait désormais devant lui.

Gérôme est resté, par excellence, le peintre de la vieille Égypte dont il a reproduit les les aspects enchanteurs ou farouches, en une série de tableaux achevés et d'une tonalité vibrante.

C'est en 1856 avec quelques amis, parmi lesquels Bartholdi alors âgé de vingt-deux ans, qu'il entreprit son grand voyage en Égypte. Aujourd'hui, on se rend au Caire et

sur le Nil, comme à Nice ou en Italie, presque aussi aisément. En ce temps-là, il ne s'agissait pas d'une simple excursion dont n'importe quel touriste amateur est capable, mais d'une véritable expédition.

Les aventures imprévues plaisaient à Gérôme qui était brave, industrieux, et recherchait les sensations inédites. M. Frédéric Masson, l'éminent historien, devait l'accompagner aussi dans le désert, et nous le montrer, en des souvenirs émus, toujours debout, infatigable, prêt à subir toutes les péripéties pour esquisser un site, une silhouette caractéristiques.

Ce séjour en Égypte fut pour Gérôme un enchantement. Il a laissé à ce sujet des notes rapides, mais expressives. Il passa quatre mois sur le Nil, bien remplis, consacrés à la pêche, à la chasse et à la peinture, de Diamette à Philaë. Il demeura ensuite quatre autres

mois au Caire dans une vieille maison que Soliman-Pacha avait louée aux jeunes Français. " Heureuse époque ! écrit le peintre lui-même.... De l'insouciance, de l'espoir. Et l'avenir devant nous. Le ciel était bleu. "

Il revint à Paris avec une ample moisson d'études, de sujets curieux, neufs et impressionnants à traiter. M. Moreau-Vautier nous l'a montré, dans cette période de son existence, toujours plein d'entrain et de verve plaisante, en compagnie de Brion, de Lambert, de Schutzenberger, de Toulmouche..., et de son singe Jacques, qui prenait place à une table commune en habit et cravate blanche, mais qui allait se cacher honteusement lorsqu'on le déguisait en chiffonnier pour le punir de quelque méfait.

Que de bonnes parties dans cette " Boîte à Thé " où Gérôme avait alors son atelier, rue Notre-Dame-des-Champs ! On y donnait des

fêtes, des divertissements, de joyeuses représentations de Guignol, auxquelles assistaient des spectatrices comme Rachel dont il fit le portrait (1861), sa sœur, George Sand, Baudry, Cabanel, Hébert, etc...

Ce fut, d'ailleurs, une époque de labeur fécond et de recherches constantes. Gérôme passait sans cesse d'un genre à l'autre; on aurait dit qu'il se reposait de ses paysages exotiques en évoquant avec un luxe de détails toujours nouveau des scènes curieuses ou émouvantes de l'antiquité grecque et romaine.

Aussi les récompenses et les succès se multiplient, et il connaît toutes les joies du triomphe. Membre honoraire de l'Académie de Besançon, il est nommé professeur à l'École des Beaux-Arts en 1863, et, en 1865, membre de l'Institut où il remplace Heim.

Entre temps, il se bat en duel au revolver et il est blessé grièvement. Sa mère vient de

nouveau à son chevet et le sauve une seconde fois. Comme la balle a traversé le bras droit, on redoute des complications pour sa main. L'artiste déclare qu'il peindra de la main gauche, s'il le faut. A peine guéri, le voilà de nouveau en route pour l'Égypte d'où il gagne l'Arabie et, plus vaillant que jamais, s'en va prendre des croquis, dit l'un de ses biographes, M. Guillaumin, jusqu'au sommet du mont Sinaï (1864).

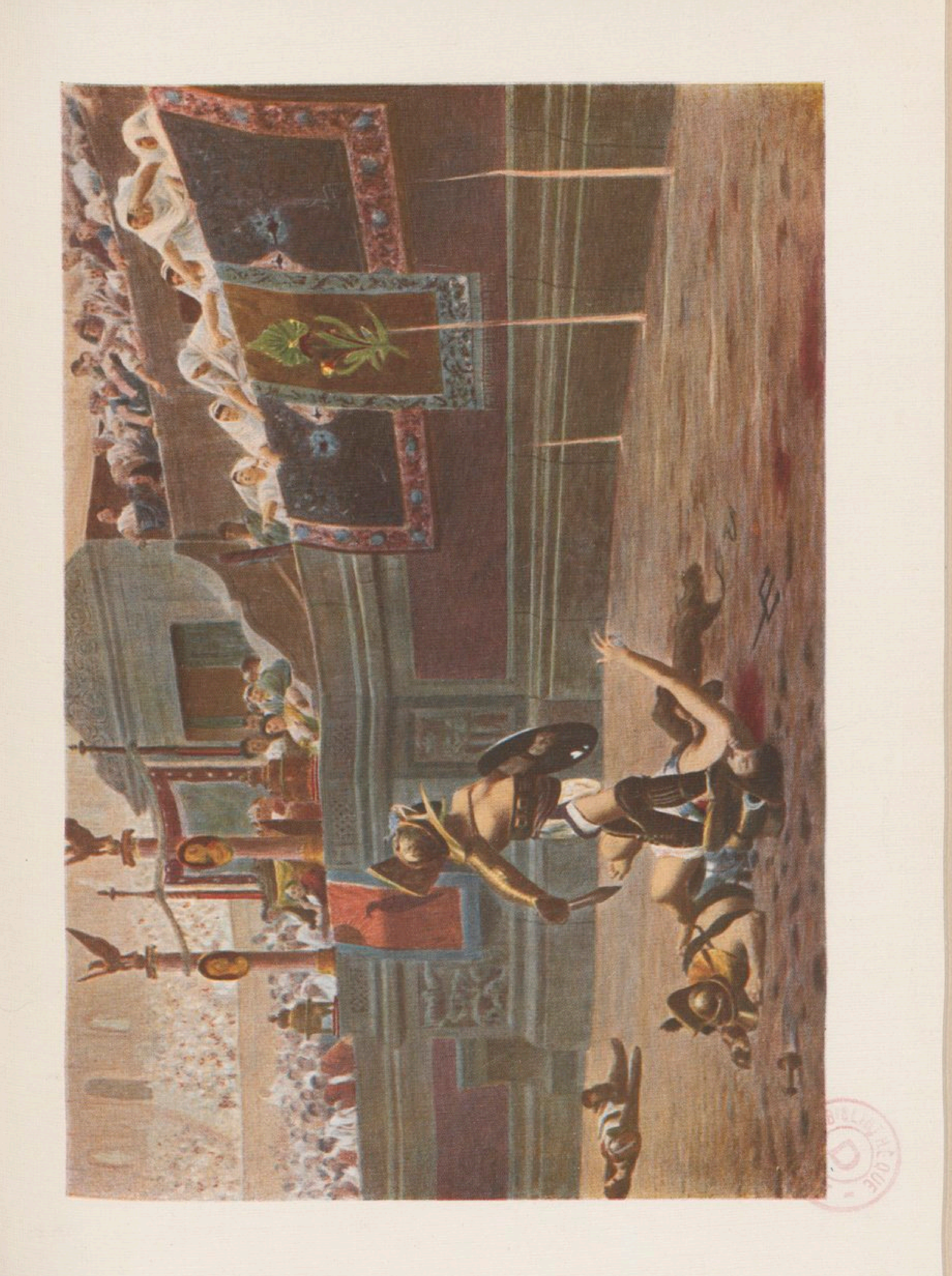
Il fera encore divers voyages, notamment en 1868, avec MM. Bonnet, Frédéric Masson et Lenoir, et ses compagnons ne manqueront pas d'admirer son esprit et sa puissance de travail. Mais il a quarante ans. Il s'est marié avec Mlle Goupil, la fille du marchand de tableaux.

Homme du monde accompli, il fréquente le duc d'Aumale qui s'amuse de son esprit et lui achète vingt mille francs sa *Sortie de Bal*; il

PLANCHE IV. — POLLICE VERSO

(Collection particulière. États-Unis.)

Les scènes de l'antiquité romaine sollicitèrent souvent le talent de Gérôme, notamment les jeux du cirque dont il comprenait le dramatique et la couleur. Dans *Pollice verso*, il nous montre le gladiateur victorieux et consultant des yeux, pour savoir s'il doit achever son adversaire, les Vestales qui baissent le pouce, arrêt de mort du vaincu pantelant.



reçoit, en 1865, une commande des Beaux-Arts et de la maison de l'Empereur : *Réception des Ambassadeurs Siamois à Fontainebleau.*

Gérôme compte d'ailleurs parmi les habitués de Compiègne, à côté de Berlioz, de Carpeaux, de Gustave Doré, de Guillaume, de Mérimée, de Viollet-le-Duc, etc.... M. Moreau-Vauthier, qui a réuni avec un zèle pieux les plus intéressantes anecdotes sur sa vie, conte qu'il avait la mission d'organiser les charades ; il était metteur en scène et costumier. A Fontainebleau, il rama seul, dans une barque, avec l'impératrice.

Entouré d'amis dévoués comme Augier, Charles Blanc, Dumas, Cléry, son beau-frère, Frémiet, Gérôme continue, en famille, dans son vaste atelier du boulevard de Clichy, sa vie laborieuse.

Il passe sa journée à dessiner et à brosser ses toiles. Vers la fin de l'après-midi, il monte à cheval et fait un tour au bois. Il expose chaque

année jusqu'à la guerre. Puis il vit dans une espèce de retraite, et, en 1874, après un voyage en Algérie avec G. Boulanger et Poilpot, il obtient une médaille d'honneur. Une *Collaboration*, *Rex Tibicen*, *l'Éminence Grise*, exposés simultanément, le montrent en pleine possession de son art ingénieux et divers.

Nouveaux succès retentissants à l'exposition universelle de 1878, où il se révèle comme sculpteur. En réalité, il se plaisait depuis longtemps à faire des maquettes. Il allait modeler chez Frémiet qui, en échange, venait peindre chez lui. Ses deux groupes, *Gladiateurs*, *Anacréon, Bacchus et l'Amour*, lui valurent d'emblée une deuxième médaille qui s'ajoutait au rappel de sa médaille d'honneur en peinture. La même année, à cinquatre-quatre ans, il est nommé commandeur. Cham exprimait la joie de tous ses amis en lui écrivant spirituellement : " Je fais comme votre ruban, je vous saute au cou. "

Il devait obtenir, en outre, une première médaille comme sculpteur en 1881, être hors concours aux expositions de 1889 et de 1900, et grand officier de la Légion d'honneur.

A partir de 1880, sauf quelques fugues en Espagne (1883) et en Italie, Gérôme vécut dans son hôtel à Paris, où il avait mené assez grand train avec ses chevaux et ses chiens jusqu'aux deuils successifs de son père et de son fils. C'est pour la tombe de ce dernier située au cimetière Montmartre qu'il sculpta une touchante figure de la *Douleur*. Son atelier de Bougival le retenait aussi de longs jours pendant la belle saison. Il y travaillait avec une assiduité extraordinaire, se donnant à peine le temps de paraître au milieu de ses hôtes pour avaler quelques morceaux au déjeuner, à la hâte. Il avait eu une autre maison de campagne à Coulevon, près de Vesoul, il la vendit à un de ses anciens élèves,

Muenier. Il était cependant la gloire de sa ville natale où, du vivant même de l'artiste, une rue porta le nom de Gérôme.

Sa villégiature favorite était en pleine Normandie, à Saint-Martin, près de Pont-Lévêque, où il possédait une riante propriété.

" L'homme est charmant, d'une droiture et d'une séduction rares. Très simple comme les robustes qui ne se travaillent pas à paraître forts. " C'est ainsi que M. Jules Claretie, dans son exquise étude des *Peintres et Sculpteurs Contemporains*, l'a apprécié. M. Frédéric Masson, son ami fidèle, a représenté en excellents termes, Gérôme " la tête ferme et droite sur un cou long, la face taillée vigoureusement à angles vifs, les joues creuses, le teint bronzé, les yeux vivants et très noirs, la moustache rebelle et touffue, les cheveux presque crêpus, s'ébouriffant en touffes épaisses..., le nez droit dans la face maigre..., le corps très mince et

svelte, la taille moyenne, bien prise... "

Tel il se peignit dans son atelier de sculpteur, absorbé dans sa vieillesse alerte et toujours juvénile par sa tâche nouvelle de sculpteur polychrôme. M. Aimé Morot, son gendre, nous l'a montré dans son intimité, simple, naturel, à la fois vibrant et caustique. Nous le retrouvons très vivant aussi dans le beau buste de Carpeaux et la médaille de Chaplain qui est au Luxembourg.

M. Dagnan-Bouveret l'a aperçu sous son autre jour : c'est le maître affirmant avec autorité ses convictions. Cet éminent artiste fut d'ailleurs l'élève de Gérôme. Comme il admirait un jour sa manière d'enseigner, celui-ci répondit, de sa voix forte et décidée : " Quand j'accepte de faire une chose, je la fais jusqu'au bout. Je suis un homme de devoir. "

Ce devoir, le professeur à l'École des Beaux-Arts l'accomplit pendant une quarantaine

d'années. Dans ses fonctions, il se montrait grave et raide, volontiers sardonique. Devant une toile trop empâtée, il s'écriait : " Le marchand de couleurs sera content " ; ou bien il se mettait de côté et jouait sur les mots : " Cela s'avance " ; disait-il. Il eut beaucoup d'étrangers dans son atelier, des Espagnols comme La Gandara, des Américains comme Brudjmann, Harrisson, des Russes comme le célèbre et courageux Veretschagin qui, selon M. Léon Coutil, déclarait, en parlant de Gérôme : "C'est avec mon cher Skobelef l'homme le plus résolu que j'aie rencontré ".

Gérôme était franc et entier dans ses opinions. Devenu pour ainsi dire le représentant officiel de la peinture française, il était très attaqué. Il ne craignait pas de bafouer sans réserve et de poursuivre d'une véritable haine les artistes ayant adopté des formules opposées à la sienne, et, parmi eux, les plus grands, les

moins discutables. M. Besnard, qui n'était pas son élève, lui dut cependant le prix de Rome.

Il montra dans plusieurs circonstances son énergique fermeté, par exemple lorsque le prince de la Moskowa voulut lui chercher querelle et lui faire interdire l'exposition de son tableau représentant *la Mort du Maréchal Ney*, ce qui valut cette noble déclaration de Gérôme : " Le peintre a ses droits comme l'historien ".

N'est-ce pas lui aussi qui, suivant M. Moreau-Vauthier, alors qu'un personnage politique critiquait l'enseignement officiel sans rien proposer à sa place, répliqua : " Messieurs, il est plus facile d'être incendiaire que pompier ? "

Cela ne l'empêchait pas, d'après le même biographe, d'être sensible au point de ne pouvoir regarder un chat de Frémiet s'apprêtant à dévorer une nichée de moineaux. Il portait

du champagne et des friandises à des élèves. Son humour, écrit encore M. Moreau-Vauthier, cachait le sentiment : Poilpot, auquel Gérôme devait donner d'utiles conseils pour son panorama de Reischoffen, travaillait avant 1870 dans son atelier. Un jour, il alla lui montrer des dessins. Son maître, après l'avoir examiné, demanda : " Vous n'avez donc pas de chemise ? — Non, patron, répondit-il, je n'en porte jamais. " Le lendemain, il recevait la commande d'une copie d'un portrait officiel de Napoléon III. On lui accordait 600 francs d'avance. Cette jolie anecdote fait autant d'honneur à la fierté de l'un qu'à la délicatesse de l'autre.

Gérôme aimait sincèrement la jeunesse, la fantaisie, la gaîté française et même parisienne. On s'en aperçoit en lisant l'alerte préface qu'il écrivit pour les *Articles de Paris*, de M. Miguel Zamacoïs, allègrement illustrés par

M. Guillaume. Il ne dédaignait pas de paraître aux bals costumés et de s'y intéresser quand il n'y paraissait plus. Il signa une pittoresque enseigne pour une boutique de poupées au Vieux-Paris de l'Exposition. C'est pour un concours d'enseignes aussi qu'il peignit un chien porteur d'un monocle avec cette amusante mention et ce jeu de mots : *O pti cien.* Il se divertissait en envoyant à un concours de jouets organisé par le préfet de police une petite marchande de Pompéi tenant un panier de jouets variés et un sergent de ville minuscule brandissant un bâton blanc.

Gérôme avait toujours souhaité une mort soudaine et brusque, “ sans tisane, sans bonnet de coton ”. Il ne connut pas la déchéance physique, ni morale. A soixante-dix-neuf ans, il grimpait les escaliers quatre à quatre et sautait en courant dans les omnibus. Il mourut subitement d'une congestion cérébrale, au

retour d'un dîner auquel il avait assisté avec ses collègues de l'Institut le 10 janvier 1904.

L'ŒUVRE DE L'ARTISTE

Il est difficile d'énumérer en détail tous les ouvrages de Gérôme dont l'invention et la verve furent inépuisables. Peu de temps avant sa mort, il déclarait qu'avec ses études contenues dans ses armoires il avait de quoi travailler encore pendant vingt-cinq ans.

Au lieu de s'astreindre à tenter une liste chronologique plus ou moins exacte de ses toiles, même en s'en tenant aux plus importantes, il vaut mieux envisager cet artiste si consciencieux sous ses aspects principaux.

Bien qu'il s'y soit essayé avec talent, Gérôme n'a pas été et n'a pas voulu être un portraitiste plus qu'un peintre de la vie moderne. Il avait cependant, comme on l'a fait observer, toutes les qualités nécessaires

pour ce genre qui demande tant de précision et d'aisance. Dans *l'Empereur Napoléon III recevant des Ambassadeurs Siamois au Palais de Fontainebleau*, qui se trouve maintenant au musée de Versailles, il y a quatre-vingts portraits. L'auteur s'y est représenté lui-même à côté de Meissonier, et l'on rapporte qu'un général ne lui accorda que dix minutes de pose.

Outre le grand portrait en pied de Rachel, un peu sombre, qui orne l'escalier des artistes à la Comédie-Française, et qui fut composé d'après des documents et des souvenirs, on ne doit guère citer que les portraits de son frère en polytechnicien, une *Tête de Femme* (1853, au musée de Nantes), ceux de M. Leblond, à Vesoul, mentionné par M. Guillaumin, de M. A. T. (1864), de Cléry, le grand avocat, de Charles Garnier, le célèbre architecte de l'Opéra.

Sculpteur, Gérôme a laissé des bustes élégants de *Mme Sarah Bernhardt*, légué aux musées nationaux, du *Général Cambriels*, de *Henri Lavoix*, le *monument de Paul Baudry* destiné à La Roche-sur-Yon, et surtout la *Statue équestre du Duc d'Aumale* qui se trouve à Chantilly, et dont la maquette est au musée de Besançon.

Gérôme avait un amour sincère et profond de l'antiquité; ce goût n'était pas celui d'un contemplateur, d'un esthète impassible, mais celui d'un historien et même d'un archéologue aussi bien que d'un auteur dramatique, pour ainsi dire, d'un psychologue soucieux de découvrir, dans une scène quelconque, dans les gestes gracieux ou violents de tels personnages d'autrefois, un sens général. Il était assurément soucieux de suggérer des rapprochements intéressants ou comiques, car, malgré les cadres, les oripeaux,

les décors dissemblables, dont le peintre s'occupait d'ailleurs avec une sorte de dévotion toute minutieuse, l'humanité moderne est toujours plus ou moins proche de l'humanité grecque ou latine.

" Expose ce tableau, il te fera honneur, disait Paul Delaroche à son élève, qui lui présentait avec inquiétude les *Jeunes gens faisant battre les Coqs*. Il y a là une originalité, un style ". Et ce fut son premier succès (1847). On admira la grâce des adolescents; Planche vanta l'harmonie de l'ensemble. Quant à Théophile Gautier, il se montrait, comme nous l'avons dit, très enthousiaste : il trouvait que les traits du garçon étaient dessinés avec une extrême finesse. " Quant aux coqs, ajoutait-il, ce sont de vrais prodiges de dessin, d'animation et de couleurs; ni Snyders, ni Wœnic, ni Oudry, ni Desportes, ni Rousseau, ni aucun de ceux

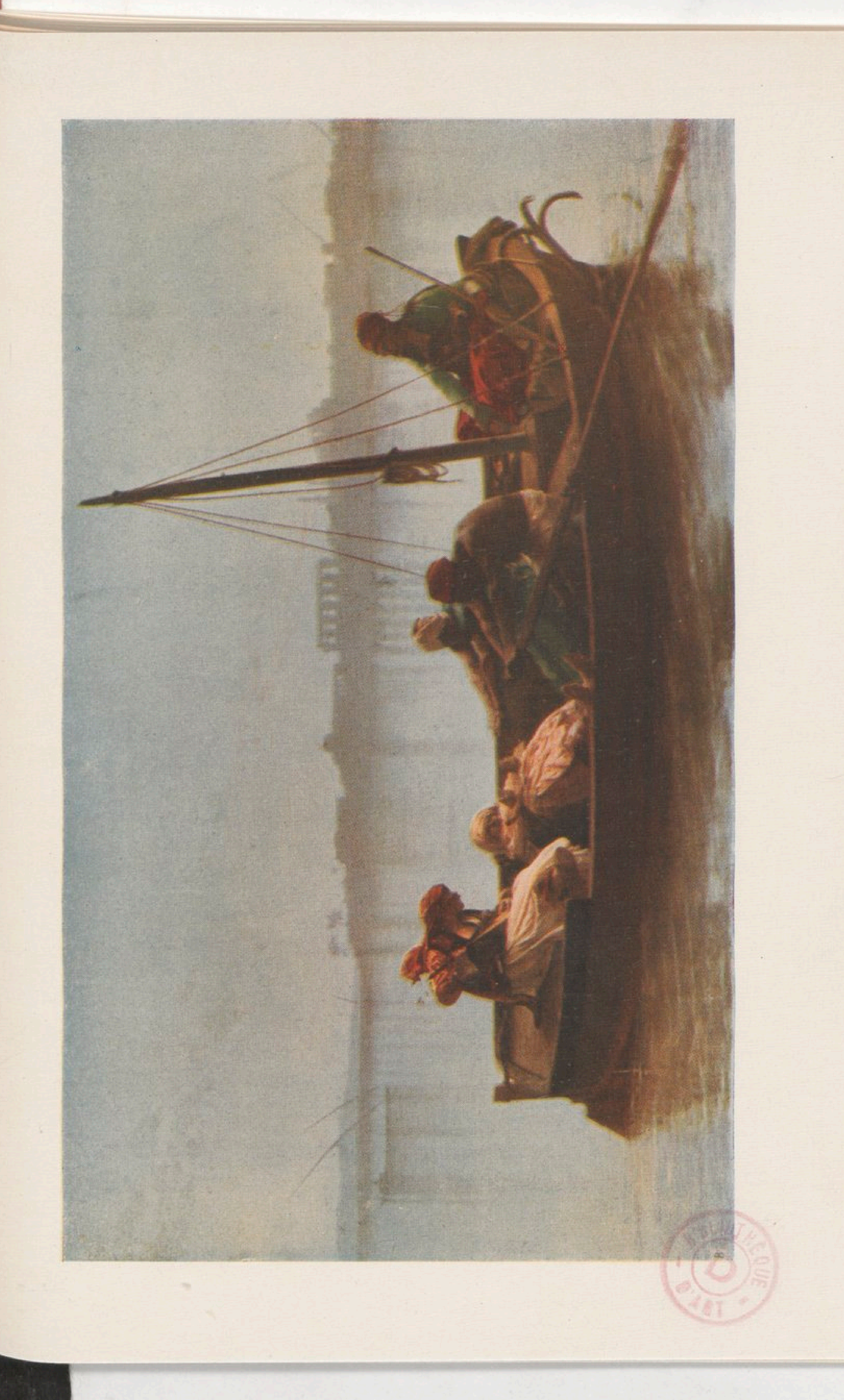
qui ont peint des animaux n'ont atteint, après vingt ans de travail, la perfection où M. Gérôme est arrivé tout d'un coup. "
Notons tout de suite que Gérôme fut, en effet, un grand peintre *animalier*. Ses chiens, ses chevaux, ses lions sont d'un robuste observateur.

A la suite du *Combat de Coqs*, rappelons *Anacréon*, avec *Bacchus et l'Amour* (1848, musée de Toulouse) que Gérôme lui-même qualifia de " tableau sec " et qui lui valut pourtant une deuxième médaille. Plus tard il devait traiter ce sujet en marbre (Salon de 1881). La grâce civilisée et un peu maniérée d'Anacréon devait le séduire particulièrement, puisqu'en 1899 il traitait en une série de compositions d'une ravissante mignardise *l'Amour Mouillé*. Dans le même ordre d'idées, il faut citer *Bacchus et l'Amour ivres* (1850, musée de Bordeaux), et encore, dans ce qu'on peut

PLANCHE V. — LE PRISONNIER

(Musée de Nantes.)

Gérôme avait beaucoup voyagé en Orient dont il aimait les couleurs vigoureuses et les mœurs pittoresques. C'est une scène entrevue sur les rives du Nil qu'il relate dans ce superbe tableau d'un coloris si vibrant et d'une composition si harmonieuse.



appeler ses toiles helléniques, où il sait évoquer avec magie les splendeurs et les grâces de l'immortelle mère des lettres et des arts, la Grèce aimée des dieux : *l'Idylle* (1853), pleine d'agrément et de solide érudition, *l'Intérieur Grec* (1856), d'un art sûr et pénétrant, *le Roi Candaule* (1859), où la somptueuse beauté de Nyssia illumine la chambre à coucher d'un Héraclide 700 ans avant J.-C., où le souci de l'anecdote pittoresque se rehausse d'une merveilleuse science documentaire.

Rapprochons de cet ouvrage *Phryné devant le Tribunal* (1861, réexposé en 1867) d'une finesse charmante, mais d'une psychologie malicieuse peut-être trop accusée, et, naturellement, *Socrate cherche Alcibiade chez Aspasie*, d'une inspiration analogue et d'ailleurs de la même année, enfin *Daphnis et Chloë* (1898).

L'Italie, avec tous ses souvenirs, fournissait aussi à Gérôme ces évocations remplies de contrastes, des spectacles à la fois fastueux et barbares. Il en saisissait l'atmosphère avec un rare bonheur. *Cœstum* (1851) s'impose par l'allure de ces buffles dont les Goncourt vantaient "la lourdeur de la tête, la solidité des emmanchements, le ramassis des allures, les houppes lanugineuses, l'aspiration de fraîcheur ".

Il importe de faire une place à part dans cette série au *Siècle d'Auguste*, *Naissance de Jésus-Christ* (1855, musée d'Amiens). Dans ses propres réflexions confiées à son cousin Timbal, Gérôme jugeait que cette énorme composition de 10 mètres de long sur 7 mètres de haut manquait d'invention et d'originalité. Il est certain que la personnalité de l'artiste ne se dégage pas nettement de ce vaste commentaire d'une phrase de Bossuet qui s'inspire surtout incontestablement de l'*Apothéose*

d'Homère, d'Ingres. On ne saurait en discuter néanmoins les nobles qualités et, suivant l'expression de Théophile Gautier, la " haute portée philosophique ". Auprès de César Auguste divinisé apparaît Rome, en femme casquée armée d'un bouclier, en chlamyde rouge, Tibère, debout, à droite, puis les hommes d'État, les poètes, César, Cléopâtre, Antoine, le groupe de Brutus et de Cassius, enfin la foule des nations à genoux, admirablement exprimée. Au centre, trop peu importants dans cet immense ensemble, la Vierge, l'Enfant Jésus et saint Joseph sont traités d'une façon curieuse à la manière de Giotto. — " C'est le plus grand ornement du musée d'Amiens ", disait en plaisantant Gérôme qui n'avait plus assez de respect pour ce long et important effort de deux années, œuvre d'un historien sérieux appliqué.

Les deux chefs-d'œuvre accomplis de Gérôme comme peintre émouvant de la Rome antique

sont évidemment *Ave Cœsar, morituri te salutant* (1859), acquis par Mathews, où, devant un Vitellius bouffi et digérant, paisible, dans sa loge impériale, non loin des blanches Vestales couronnées de verveine, les gladiateurs combattent dans le cirque et meurent; et le *Pollice verso* (1874), où ces mêmes gladiateurs sont représentés non plus en soldats romains, mais dans leur costume exact au moment où l'empereur et la foule affamée de carnage renversent le pouce pour ordonner la mise à mort. Cet ouvrage, édité par Goupil, ne parut pas au Salon. Citons encore *Caius Maximus*, *la Course de Chars* qui suscita en Amérique un légitime enthousiasme, *la Rentrée des Félins au Cirque* (1902) et n'oublions pas non plus que Gérôme traita en statuaire énergique ces attachantes figures de gladiateurs.

Le contraste frappant, pathétique, est aussi fortement voulu et rendu dans *la Mort de*

César (1859, 1867). Il fallait être un incomparable " metteur en scène " pour présenter ainsi, au premier plan, le cadavre de César, dans la salle abandonnée des sénateurs ; un Père Conscrit, détail spirituel, s'est endormi. L'effet est puissant, même s'il a été recherché avec un soin trop manifeste. Sans doute Nadar eut les rieurs de son côté en comparant le corps de César à un paquet de linge et en appelant ce tableau « le Jour de la Blanchisseuse ». Gérôme appréciait le comique de cette plaisanterie. Il est vrai que Baudelaire applaudissait en s'écriant : " Certainement, cette fois, l'imagination de M. Gérôme a été enlevée ; elle subissait une crise heureuse quand elle a conçu César seul, étendu devant son trône culbuté.... Ce terrible résumé suffit. "

Le savoir ingénieux du peintre qui, appartenant au groupe dit des pompéiens, s'était déjà révélé dans le *Gynécée* (1850), où nous apercevons

un groupe de femmes nues dans la cour d'une maison d'Herculanum, s'affirme encore avec un souci mordant de l'épigramme dans *Deux augures ne peuvent se regarder sans rire*, de même que dans le *Cave Canem*, qui est à Vesoul (devant une maison romaine un esclave joue le rôle du chien), dans la *Vente d'Esclaves à Rome* (1884), etc...

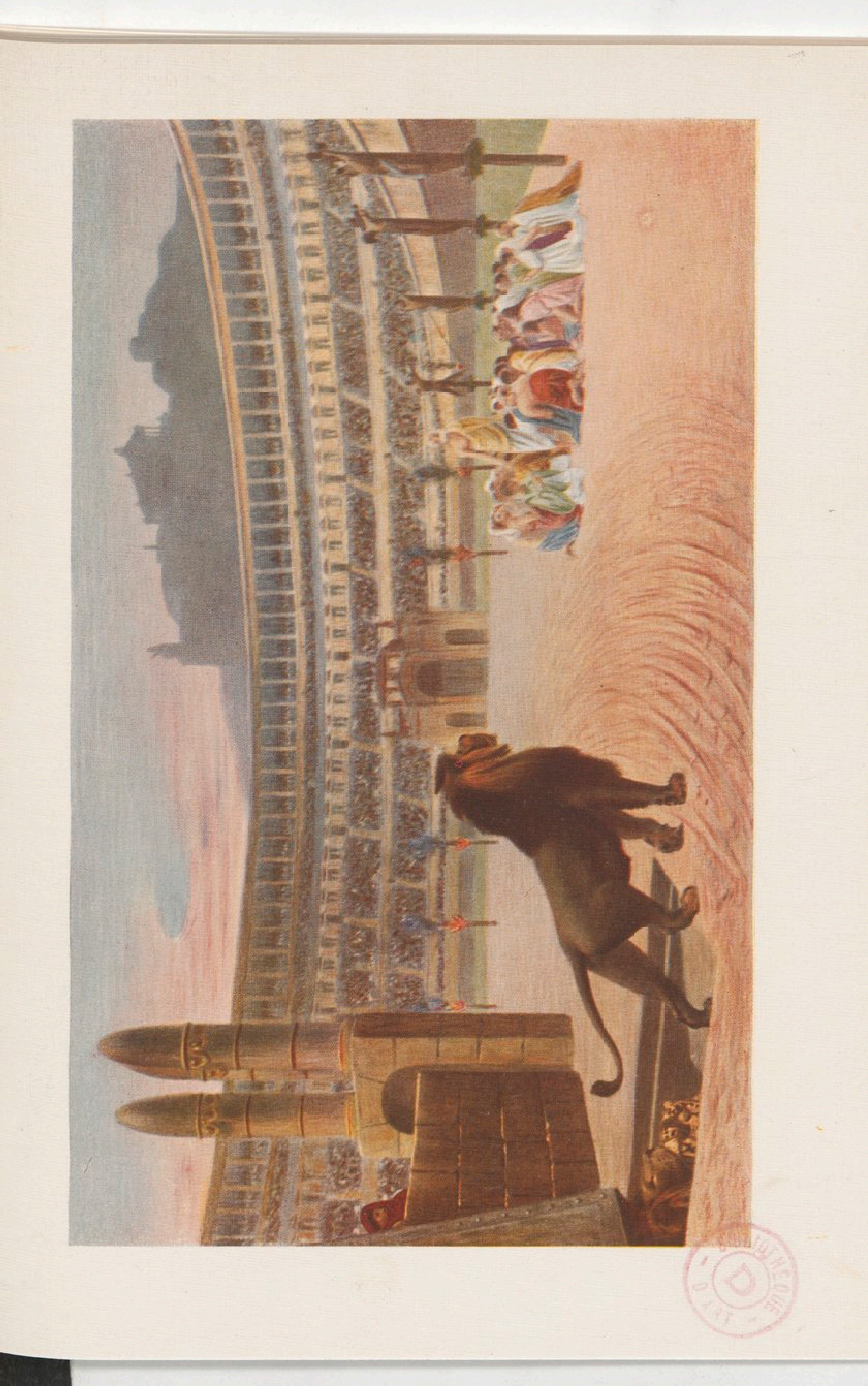
Une même ingéniosité avec plus d'ampleur charme et surprend dans *Cléopâtre et César* (1866). Dans le cabinet de César, au palais d'Alexandrie, Cléopâtre s'est fait porter en un paquet de hardes. Elle y apparaît, disait Maxime du Camp qui vantait aussi l'intérêt des accessoires traités avec un soin exquis, chaste, malgré sa nudité. Tous les détails sont exécutés avec une science accomplie du pittoresque et de l'exactitude.

Comme peintre religieux, Gérôme est l'auteur de *la Vierge, l'Enfant Jésus et saint*

PLANCHE VI. — LA DERNIÈRE PRIÈRE

(Galerie privée. Etats-Unis.)

L'amphithéâtre est plein à crouler d'une foule accourue pour assister au supplice des chrétiens. Autour du cirque, des malheureux agonisent, crucifiés. Dans un coin de l'arène, un groupe d'hommes et de femmes voués à la mort confessent la foi nouvelle en une prière ardente, pendant que, des vomitoires ouverts, les fauves affamés se dirigent vers cette proie humaine.



Jean (1848), œuvre de jeunesse imitée du Pérugin, du *Saint Georges* de l'église Saint-Georges à Vesoul, du *Saint Martin coupant son manteau*, dans l'ancien réfectoire de Saint-Martin-des-Champs, de la *Mort de saint Jérôme* (1878) à Saint-Séverin, du *Moïse au mont Sinaï* et de *la Peste à Marseille*, et surtout du " *Golgotha consommatum est* ", d'un si lugubre et symbolique aspect, avec le Christ et les Larrons apparaissant, dans une atmosphère désolée, comme des ombres tordues sur la croix. Cette interprétation valut à son auteur une violente diatribe de Veuillot, tandis qu'Edmond About, tout en faisant certaines réserves, écrivait de son côté : " La somme des qualités qui sont propres à M. Gérôme est entière dans ce tableau."

Comme peintre de la vie exotique, Gérôme reste un observateur de premier

ordre. Il révéla, sinon l'Italie avec ses *Gardiens de Troupeaux* et ses *Pifferari* (1855, 1857), du moins l'Égypte encore tout imprégnée d'une civilisation antique et splendide, à la fois naïve et vénérable, l'Égypte avant le tourisme, pays lumineux où règnent le Nil et le Désert, terre de magnificence et de sauvagerie. Paysages de cette Égypte mystérieusement poétique et aussi de Palestine, almées puériles ou perverses, rudes chefs arnautes, Turcs enturbannés, on ne se lasse point de ces décors, de ces visions claires, de ces scènes animées, violentes ou délicates, des personnages, des végétations, des étoffes qui resplendissent sous l'admirable ciel d'Orient.

On assiste, avec ce voyageur décidé, entreprenant, attentif, au passage des *Recrues Égyptiennes traversant le Désert*, à *la Prière chez un chef Arnaute*, on s'arrête dans *la*

Plaine de Thèbes, non loin de *Memnon* et de *Sésostris*, on contemple les *Chameaux à l'Abreuvoir*, si bien observés. Gérôme, qui savait trouver le mot juste et plaisant, donnait du chameau cette jolie définition : " le navire de la mer de sable ".

De même, le *Hache-paille égyptien* (1861, réexposé en 1867, acquis par M. Werlé) symbolise avec simplicité, avec force, l'Égypte agreste et toutes les nuances de sa poésie pastorale. C'est aussi *le Prisonnier* (1863) où, sur le Nil vaste et paisible, passe une barque. Deux rameurs nègres, le patron, un bachibouzouck, à l'avant, et à l'arrière, auprès d'un bouffon qui semble le narguer en pinçant les cordes de sa guitare, le prisonnier couché de travers et garrotté qui s'abandonne à son cruel destin : voilà, dans la féerie du décor prestigieux, les personnages de ce drame original où s'unissent le rêve et la réalité.

Que de types bizarres ou simplement comiques ! Ce sont, tour à tour, un *Boucher Turc à Jérusalem* (1863), *l'Almée* (1864), *les Esclaves du Marché*, *le Marchand d'habits au Caire*, *les Arnautes jouant aux échecs* (1867), *le Marchand ambulant au Caire* (1869). C'est la *Promenade du Harem* ; ce sont encore : *Santon à la Porte d'une Mosquée* et *les Femmes au bain* (1876), *l'Arabe et son Coursier*, *le Retour de la chasse* (1878).

Nous errons, avec ce guide expérimenté et sûr, de *Jérusalem* (1868) à la *Grande Piscine de Brousse* (1885), d'un *Coin du Caire* à *Médinet* et à *Fayoum*. Voici les têtes coupées de *la Mosquée El Hecanin*, la femme nue du *Bain maure*, toute la barbarie et toute la grâce, — et toujours l'anecdote agréable ou farouche s'associe à la magnificence du paysage d'Orient.

A cette liste il faut joindre *la Récréation du Camp, souvenir de Moldavie* (Salon de 1854),

où, aux sons des tambours, des fifres et des violons, un soldat danse devant ses camarades assemblés. Une sentinelle veille. C'est un tableau pris sur le vif, d'une intense réalité.

On le voit, l'historien ou, suivant l'expression de M. Jules Claretie, le mémorialiste, qui était doué d'un véritable génie agréable et personnel, apparaissent sans cesse dans l'œuvre du maître orientaliste. Il s'est naturellement consacré et avec beaucoup de succès à l'histoire et à l'anecdote historique ou littéraire.

Son goût des oppositions, son art de décrire les milieux, de fixer en quelque sorte les atmosphères suivant les scènes variées à mettre sous les yeux du spectateur, élargissent de petites compositions aimables, comme *Louis XIV et Molière* (1863), une *Collaboration* (1874), dressent le sombre procès-verbal de la mort du maréchal Ney, *7 décembre 1815, neuf heures du matin* (1868), offrent successivement

à notre curiosité, à notre sympathie ou à notre admiration, un Frédéric II vainqueur de la Silésie jouant de la flûte, *Rex Tibicen* (1874, acquis par M. H. Oppenheim), *l'Éminence Grise* (1874), ce père Joseph, austère et dominateur, descendant, seul, l'escalier devant les courtisans prosternés, un Bonaparte songeur devant le Sphinx, *Œdipe* (1886), un *Bonaparte au Caire* regardant la ville du haut de son cheval arabe, un *Bonaparte en Egypte* sur son dromadaire blanc, rêvant à sa toute-puissance, à la conquête de l'univers, parmi les soldats harassés.

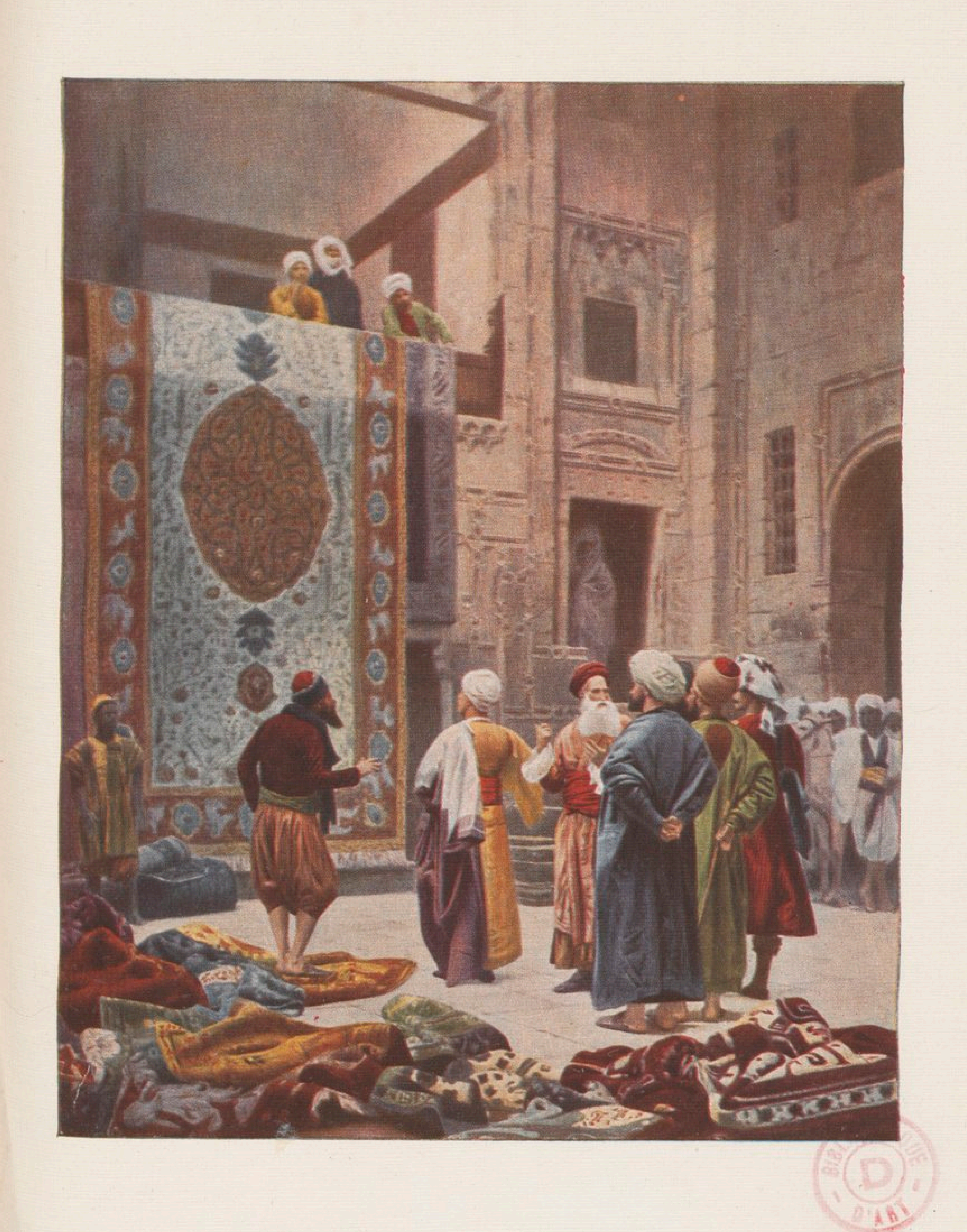
Gérôme avait, en effet, un culte pour Napoléon et l'épopée napoléonienne, comme son ami M. Frédéric Masson, le célèbre historien de l'Empereur qui était mieux qualifié que tout autre écrivain pour apprécier en beaux termes ce *Bonaparte en Egypte.*

" Bonaparte n'est plus sur la route de

PLANCHE VII. — LE MARCHAND DE TAPIS

(Galerie privée. États-Unis.)

De ses nombreux voyages en Orient, Gérôme avait rapporté des notations curieuses, des scènes pittoresques qu'il transcrivait ensuite en des tableaux colorés où il excellait à faire chatoyer les rutilances des tapis et l'éclat moiré des soies.



Syrie; il est sur la route de l'Inde ; il hésite entre ces deux moitiés du monde qu'il tient dans sa main ; il pèse le destin d'Alexandre et le destin de César ; il se demande si l'Asie dont il a la clef vaut cette Europe d'où il arrive ; et, son rêve embrassant l'univers, il laisse souffrir sa guenille humaine."

Gérôme est tout à fait lui-même dans l'anecdote fine, badine, aimable ou dramatique, et même, pourquoi ne pas dire le mot ? mélodramatique.

A ce titre, *le Duel à la Sortie du Bal Masqué* méritait toute sa brillante réputation. Reproduit, non seulement par la lithographie et la gravure, mais encore transporté au théâtre (au Gymnase, 1881, par Mme Fould), le sujet en est bien connu. C'est l'hiver, au bois de Boulogne. Des gens en travesti se penchent sur un Pierrot blessé, tandis que l'un des témoins de ce duel improvisé emmène le meurtrier, l'Arlequin.

On voit tout ce que le sujet pouvait comporter d'intérêt pour le public.

Ce drame singulier qui se passe dans la neige, cette joie qui finit par le sang et peut-être par la mort, sont d'une fantaisie impressionnante. Il fut, du reste, comme l'a expliqué M. Guillaumin, inspirée par un duel authentique entre Deluns-Montaud, l'Arlequin, et le préfet de police Bortelle, le Pierrot.

Sans doute, bien des critiques furent et demeurent possibles. Alexandre Dumas pensait non sans raison que des gens sérieux et de cet âge ne vont pas se battre en une telle tenue. About critiquait la pose du Crispin soutenant sur son genou tout un groupe de personnages avec le corps du pauvre Pierrot. Mais Paul de Saint-Victor célébrait la " justesse des poses, la précision burinée des têtes, le calcul savant de l'ensemble ".

Pour mieux se rendre compte de la fantaisie

hardie et savante de l'invention toujours pittoresque de Gérôme, on n'a qu'à considérer encore des ouvrages comme la Frise destinée à être reproduite sur un vase commémoratif de l'exposition de Londres (1853), le *Rembrandt faisant mordre une planche à l'eau-forte* (exposé en 1867, acquis par M. E. Fould) dont a admiré la pénombre dorée et que l'on comparait volontiers à un Gérard Dow, *la Réception des Ambassadeurs Siamois* (1865), le *Premier Baiser du Soleil* (1886), *le Poète*, *la Soif* (1888), des fantaisies comme *l'Amateur de Tulipes*, *Qui que tu sois, voici ton maître* ; des portraits anecdotiques à côté de l'histoire comme : *Ils conspirent* ou *Pas Commode*, *Louis XI visitant le Cardinal La Balue*, *Promenade de la Cour dans les Jardins de Versailles* (1896) ; des animaux vivants et puissants comme *la Lionne rencontrant un Jaguar*, *Ego nominor Leo*, lion grandeur nature ; enfin ses intérieurs d'atelier où il s'est plu à

se montrer tel qu'il était, c'est-à-dire un travailleur sincère, clairvoyant et acharné.

Dans le plus récent, il apparaît, avec la blouse du sculpteur occupé à modeler une statuette de femme. Il étonnait ses amis et ses admirateurs dans ses dernières années par son labeur convaincu de statuaire. Ses deux groupes, *les Gladiateurs*, *Anacréon, Bacchus et l'Amour*, s'imposèrent à l'attention du public, à l'exposition de 1878, de même que sa statue de marbre *Omphale* (1887), sa *Tanagra,* sa *Danseuse,* son *Lion* de bronze (1890, 1891), etc.

Ses efforts pour rénover la sculpture coloriée ou polychrome, la sculpture dite chryséléphantine, qui s'aide d'éléments divers et précieux, constituent une des plus curieuses et des plus importantes tentatives d'art de notre temps, même si le résultat ne répond pas toujours à la recherche.

Le 2 février 1892, dans une lettre inédite à

M. Germain Bapst, qui désirait se documenter sur la tentative de l'artiste, Gérome écrivait : " J'ai toujours été frappé de la froideur des statues, si, une fois l'œuvre achevée, on la laisse à l'état de nature. Déjà j'ai fait quelques tentatives et je continue ces essais, car je tiens à mettre sous les yeux du public quelques démonstrations qui, je l'espère, seront concluantes. Je sais qu'il y a beaucoup de protestations ; on proteste toujours contre une chose, je ne dirai pas nouvelle, mais même renouvelée ; ça trouble bien des gens dans leur quiétude et leur routine.... " Et après avoir établi que l'architecture ancienne était coloriée, que dans la sculpture chryséléphantine on alliait en Grèce l'or, l'étain et l'ivoire, qu'on peignait le marbre, qu'on l'unissait à d'autres métaux, Gérôme ajoutait : " Réussirai-je ? J'aurai l'honneur de l'avoir entrepris ".

Dans l'intéressante étude que M. Germain

Bapst consacrait à cette question, après avoir ainsi consulté l'artiste lui-même, il rappelait que, dans les châteaux et les églises, les statues du moyen âge étaient coloriées. En Grèce, la Minerve Parthenos avait un poids d'or de plus de 2.200.000 francs de notre monnaie. Le Jupiter à Olympie était en ivoire et en or.

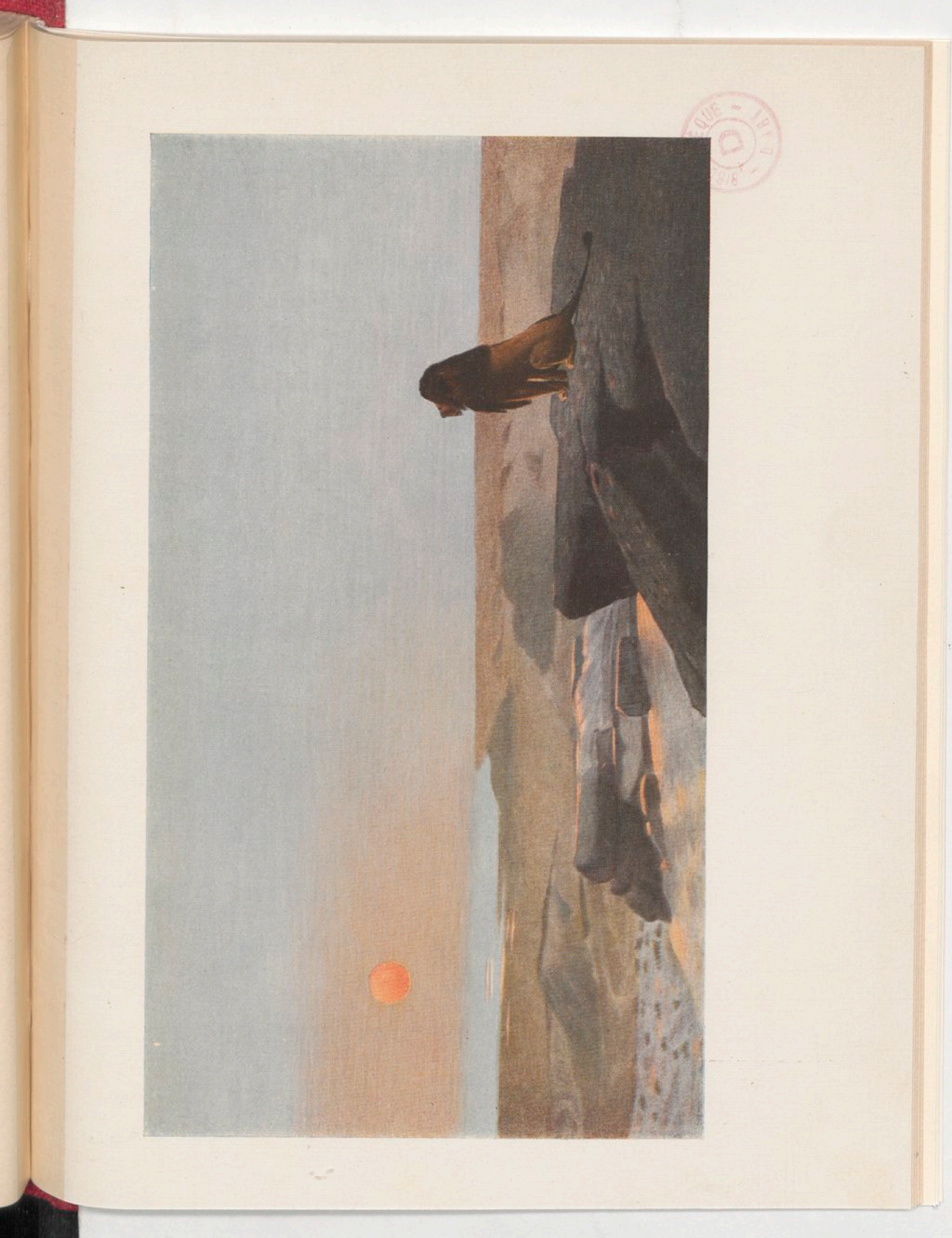
Vers le milieu du XIX[e] siècle, le duc de Luynes tenta de réaliser, avec la collaboration de l'architecte Dubau, un ouvrage de sculpture chryséléphantine qui lui coûta plus de 500.000 francs et parut à l'Exposition Universelle du Palais de l'Industrie (1855).

Gérôme s'y essaya à son tour dans sa *Bellone* où, pour remédier à la froide immobilité de la matière, il coloriait l'ivoire et le marbre, il employait à la fois l'argent, le bronze, l'or, l'émail. Il s'était adjoint des collaborateurs expérimentés comme M. Siot-Decauville pour couler en bronze la figure

PLANCHE VIII. — LES DEUX MAJESTÉS

(Collection particulière. États-Unis.)

Dans la morne immensité des solitudes africaines, l'astre-roi monte vers le zénith, dardant ses feux sur la terre aride qu'il incendie, tandis que l'autre roi du désert, le lion, contemple cette ascension triomphante de son rival dans le ciel. Gérôme a rendu cette scène avec une éloquence d'autant plus grande qu'il s'est servi de moyens plus simples.



de Bellone, MM. Moreau-Vauthier et Delacour, pour mettre au point les ivoires, M. Gautruche pour les patines et les galvanoplasties. Enfin, Gallé, ainsi que M. Lalique, avaient fait divers essais pour la petite tête de Méduse.

Il faut citer, parmi les autres œuvres de Gérôme sculpteur, *Entrée de Bonaparte au Caire* (1897), *Bonaparte*, buste (1897), *Timour-Lang, belluaire* (1898), *Frédéric le Grand* (1899), *Washington* (1901), *l'Aigle expirant de Waterloo, les Joueurs de boules* (1902), *l'Amour métallurgiste*, statue de bronze, *Corinthe*, statue de marbre polychrome et bronze (1904).

L'ART DE GÉROME

" Si vous voulez être heureux, disait Gérôme à ses élèves, soyez toujours des étudiants. " Et il fut sans cesse très appli-

qué, ne laissant rien au hasard. Il avait un esprit de méthode, d'ordre extraordinaire, jusque dans les plus petites choses. On raconte que, lors de ses voyages, il prévenait ses modèles plusieurs mois à l'avance pour qu'ils fussent prêts à poser dans son atelier dès le jour de son arrivée.

A la fois traditionnaliste et indépendant, il n'avait pas toujours le don de plaire aux critiques et il ne les aimait pas trop. A l'un d'eux qui lui demandait un jour une étude, il répondait : " Je ne paie pas la claque ". Mais il était très difficile pour lui-même. Dans une des notes remises à son parent Timbal, il écrivait : " Je suis mon critique le plus dur... je ne m'illusionne pas sur mes œuvres.... "

En revanche, et il convient d'y revenir pour fixer la personnalité, Gérôme était loin d'être éclectique. Il disait avec virulence de Puvis de Chavannes : " Ça ne supporte pas

l'analyse. C'est une série de mannequins mal d'aplomb sur le sol, et rien ne s'emmanche. " Et il faisait des jeux de mots en employant, au lieu de Puvis, le mot latin *pulvis*, qui signifie poussière.

Professeur à l'École des Beaux-Arts, il s'efforçait d'en bannir Manet. Et il protestait en ces termes véhéments : " Je suis certain que Manet aurait pu faire de bons tableaux. Il a été l'apôtre de cette manière de décadence : l'art du morceau. Je suis, moi, choisi par l'État pour apprendre l'orthographe de l'art aux jeunes gens.... Je ne pense pas qu'on doive leur offrir pour modèle l'œuvre très voulue et très tapageuse d'un homme qui, doué de qualités rares, ne les a pas développées. " A son avis, il aurait mieux valu exposer de telles œuvres dans un bar qu'aux Beaux-Arts. M. Coutil rapporte que Gérôme disait encore à ce sujet : " Le premier

mérite d'une peinture est d'être lumineuse et séduisante de coloris, et non terne et obscure. "

Il n'avait d'ailleurs pas plus de goût pour Millet que pour Sisley, Monet et Pissaro. Un jour, il affirmait à M. Jules Claretie que, si Millet revenait pour envoyer ses toiles au Salon, il les refuserait encore ! Et, comme son éminent interlocuteur protestait : " Voyons, Gérôme, vous n'y pensez pas ", il ne craignait pas de déclarer : " Moi, je ne pense que ça. "

MM. Moreau-Vauthier et Dagnan-Bouveret ont donné des éclaircissements très précis et très utiles sur son enseignement et sa méthode de travail. Ils nous l'ont montré à l'œuvre comme peintre et comme professeur.

Il recommandait la construction, le caractère de la forme, plus que la forme elle-même qui dépend du tempérament. Il engageait à voir

une scène dans son ensemble, dans son tout harmonieux et parfaitement significatif. Ainsi, d'Émile Augier auquel il se voyait comparé sans ennui, de l'excellent comédien Got, de Dumas fils, de Gounod, il aimait, il exigeait la clarté absolue. Il affirmait qu'on ne doit rien faire " de chic ". Il pensait qu'on ne doit pas " faire de pochades ".

Sa méthode était d'une scrupuleuse et admirable précision. Dans son atelier régnait toujours un ordre impeccable. Il tenait avec soin, sa palette, ses brosses, écrit M. Dagnan-Bouveret. Il étendait sur ses toiles une coloration uniforme de demi-teintes plus ou moins chaudes ou froides sur les préparations au plâtre faites par Troigras. Il ébauchait le tout très rapidement, et ses ébauches, au dire des connaisseurs, étaient toujours extrêmement intéressantes.

Peintre, il prouva que la puissance des co-

lorations est en raison inverse de l'intensité de la lumière. Il savait à merveille faire correspondre les nuances de la nature aux sentiments psychologiques que les aspects doivent créer. De là son étonnante variété.

Profondément lettré et cultivé, Gérôme avait un amour profond pour la vérité, pour le réel tel qu'il est, quitte pour l'artiste à savoir sa place, son moment, son épisode, son angle de vision le plus rare et le plus fructueux.

La veille de sa mort, il vantait encore les mérites de la photographie qui a l'avantage de saisir un document de la vie et du monde, sans le fausser par une interprétation toujours plus ou moins exacte.

Quelle que soit la place qu'il importe de laisser toujours à ce qu'on peut appeler l'équation personnelle de l'artiste, à son tempérament particulier, il n'était pas inutile de se rappeler cette opinion de Gérôme pour mieux concevoir

son art fait précisément d'exactitude et de constante vérité.

La Vérité qu'un jour il montra dans son puits, tuée par les menteurs et les histrions (*Mendacibus et histrionibus occisa in puteo jacet alma Veritas,* Salon de 1895), l'a toujours charmé et inspiré. Il la rendait plus attrayante par son aimable sincérité, par son esprit chaleureux et fantaisiste, comme par sa science archaïque et ethnographique.

Grâce à cette haute conscience dans la recherche, son œuvre, à la fois savante et divertissante, où vivent des civilisations évanouies et lointaines, où les milieux sont reproduits avec une délicatesse parfois un peu spécieuse, mais toujours incomparablement pittoresque, ne pourra que plaire et charmer aujourd'hui comme hier et demain comme aujourd'hui.

C'est donc à juste titre que M. Soubies a vanté sa belle entente du détail, que M. Thié-

baut-Sisson l'a apprécié en ces termes : " L'artiste a créé lui-même sa formule. Il en a tiré le maximum d'effet qu'elle comporte. " Et tout en fêtant, en vénérant des peintres à la vision plus grave et plus lyrique, à la facture plus hardie ou plus tourmentée, on souscrit volontiers à cette opinion d'Edmond About qui disait de Gérôme : " Il est le plus fin, le plus ingénieux, le plus brillant... de sa génération. "

Imprimerie Pierre Lafitte et Cie,
Paris.

[illegible] ces termes :
« L'artiste a créé lui-même sa formule. Il a [illegible] compatible [illegible] tout [illegible] des [illegible] plus grave et plus lyrique, à la facture plus [illegible] plus tourmentée, [illegible] à cette [illegible] Edmond About qualifiait de Gérôme : « Il est le plus fin, le plus ingénieux, le plus brillant de sa génération. »

[illegible]

